

peal



quand cette réalité se mêle à un féminisme de façade et quand le défenseur de la cause ne débarrasse même pas son assiette. Je préfère le cas désespéré, mais honnête, au type qui pense que lire Chimamanda (Ngozi Adichie, écrivaine nigériane, NDLR) fait de lui un être supérieur.»

« Performative reading » (lecture performée), commente un utilisateur de TikTok qui a publié sur son profil une vidéo dans laquelle il prétend lire « pour trouver une petite amie ». « Peut-être avez-vous vu sur les réseaux sociaux des gars qui font semblant de lire des ouvrages féministes ou auxquels les femmes peuvent s'intéresser », déclare une autre TikTokeuse. Dans une librairie, lors d'un voyage à New York, elle a photographié avec suspicion un homme plongé dans *Mon année de repos et de détente*, de l'Américaine Ottessa Moshfegh (Fayard, 2019). « Je vous préviens », assure-t-elle, « avec les hommes qui choisissent des livres féministes ou prétendument destinés aux femmes, prenez garde. Qui sait s'ils ne cherchent pas uniquement à attirer votre attention. »

En 2016, les responsables du compte @hotdudesreading ont édité *Hot Dudes Reading* (non traduit en français). La publication compile une partie des meilleurs clichés collectés sur le compte et interroge plusieurs individus vedettes des photos du profil Instagram. L'objectif : « Découvrir la vérité derrière les fictions » qu'ils ont créées pour eux. En d'autres termes, l'intérêt porte sur la personne et les circonstances derrière une image qui, simplement parce qu'elle montrait un beau gosse accompagné d'un livre, est devenue un objet de fantasme sur la toile. Fantasmer autour d'une image est, de nos jours, excessivement banal. Au printemps 2025, semble-t-il, l'image est celle d'un livre. Si la tendance perdure jusqu'à l'été, les librairies pourront se frotter les mains.

Comment faire du sport en club quand on n'est pas hétérosexuel



Des athlètes de différentes orientations sexuelles ou expressions de genre racontent pourquoi ils ou elles ont rejoint un club LGBTQI+.

Tribune de Genève

ENQUÊTE
PIERRE-ALAIN SCHLOSSER

Un jeune boxeur m'a raconté que le jour où les autres athlètes de son club ont appris qu'il était gay, plus personne n'a voulu combattre contre lui, de peur de perdre contre un boxeur homosexuel. Cette personne qui s'est fait "outer" n'est plus jamais revenue au club. » Cosecrétaire générale de l'association vaudoise Voqueer, qui défend les intérêts de toute la communauté LGBTQI+, Emmanuelle Anex fait souvent de la sensibilisation en milieu extrascolaire. Son expérience montre que la discrimination reste bien ancrée dans la société. « On observe dans le sport pas mal de sexisme et d'homophobie dans les propos ou les remarques », ajoute-t-elle.

Un exemple typique revient toujours dans les exemples donnés : le moment des douches. « C'est ce moment qui reste problématique », poursuit Emmanuelle Anex. « Souvent, une peur est mise en avant, celle de se faire "draguer" par des personnes homos, bis ou pansexuelles. »

Ça reste aussi compliqué pour les personnes qui transitionnent. Les clubs sportifs ne sont pas équipés pour ac-

cueillir cette diversité ; ni dans l'intimité des vestiaires, ni sur le terrain, car le sport est souvent compris dans une binarité, ou division hommes/femmes traditionnelle.

Dans la même veine, on peut mentionner les difficultés rencontrées par les personnes intersexuées : on l'a vu à l'international avec l'athlète Caster Semenya.

Les clubs LGBTQI+, pour socialiser

Léonard Gavillet, membre du comité du club de natation H2O Genève, se souvient : « Quand je faisais du water-polo, j'ai souvent entendu des mots comme "pédé" ou "mauviette" sortir, sans que ce soit vraiment utilisé comme des propos homophobes, mais qui peuvent être mal pris par des personnes pouvant être sensibles. Conséquence : des gens se privent de faire du sport pour cette raison. »

Alors, des groupes et clubs se sont formés pour permettre de pratiquer le sport sans être discriminés en tant que personnes LGBTQI+. Lisez lesbiennes, gays, bissexuelles, trans, intersexes et/ou queers. Le + renvoie aux personnes non comprises dans le sigle et subissant des discriminations en raison de leur sexe, orientation affective et/ou sexuelle, identité et/ou expression de genre. Ainsi, les athlètes de H2O nagent dans cette structure depuis 1997. « Notre club LGBTQI+ offre la garantie de ne pas être discriminé, ni de se retrouver dans des situations qui peuvent mettre mal à l'aise », précise Léonard Gavillet.

Sociologue du sport, Laurent Paccaud a rejoint le club de volley LGBTQI+ AbFab (référence à la série *Absolutely Fabulous*) pour rédiger son travail de mémoire à l'Université de Lausanne. « Une partie des gens qui s'engagent dans ces clubs LGBTQI+ ont vécu une forme de discrimination ou d'exclusion dans les clubs ordinaires », a-t-il observé. « Pas forcément des violences physiques. Ça peut être des violences symboliques, des mises à l'écart ou le fait de se sentir en minorité. Ces personnes trouvent dans ces lieux sportifs des espaces où elles peuvent faire du sport tout en exprimant des subjectivités minoritaires. Elles y sont juste plus à l'aise pour pratiquer un sport. »

L'ouverture à toutes et tous est une

constante dans ces clubs LGBTQI+. Il suffit d'être ouvert d'esprit et d'accepter tout le monde pour rejoindre leurs rangs. « Des personnes hétérosexuelles nous rejoignent, car cet environnement respectueux leur convient aussi », confirme Léonard Gavillet. « Actuellement, nous comptons cinquante membres actifs. Il y a une belle variété. Le but est que tout le monde se sente à l'aise. »

Un accueil sportif adapté

Se sentir à l'aise ne paraît pas si évident lorsqu'on pratique un sport et que l'on n'est pas hétérosexuel/le. Ainsi, on retrouve des lieux de rencontre où on peut pratiquer du sport, socialiser et même se réconcilier avec la pratique de la culture physique. « Les gens qui ne sont pas hétérosexuels ou qui ont un parcours de transition ont une expérience parfois traumatisante avec le sport », rappelle Emmanuelle Anex. « Et un regard particulier sur leur propre corps, surtout si ces personnes sont en transition. »

Un accueil sportif adapté a par exemple été mis sur pied dans la salle de gym du collège de Béthusy à Lausanne. Un espace dit « safe et non dérangeant » ouvert aux personnes LGBTQI+ ou en questionnement ainsi qu'à leurs amis. On y pratique des activités fun comme la boxe, le kickboxing, le crossfit, les jeux de balle, ou encore l'acroयोगa ou l'escalade.

Parfois, la recherche de résultats est bien présente dans les clubs LGBTQI+. « Certains d'entre eux ont une dimension compétitive assez forte et participent à des compétitions ou championnats locaux ordinaires », confirme Laurent Paccaud. « Il y a surtout dans ces clubs une attention plus importante à offrir des espaces de rencontres autour d'une activité régulière. Le sport est un des supports sociaux permettant d'entrer en relation avec d'autres personnes. Sans doute que dans notre société, les personnes LGBTQI+ disposent de moins d'espaces de rencontres que les personnes hétéros. »

Caster Semenya remporte le 800 m féminin aux Jeux du Commonwealth en 2018 : les personnes intersexuées ne sont pas à l'abri des polémiques.

© AFP

